

# L'EX-ÎLE

L'enfance est comme une île que l'on quitte pour aborder au continent adulte. C'est ce qui finit toujours par un commencement.

J'ai quitté ma Guadeloupe juste à la fin de l'enfance pour aborder à Paris le continent d'en-France.

Les parents avaient décidé de sacrifier le paysage pour préparer l'avenir de nos retours adultes dans le pays. Mon adolescence a pris corps sur le bateau dans les quatorze jours de la traversée, l'âge où l'on se débat entre ce qu'on ne saurait perdre et ce qu'on veut gagner.

Pour l'histoire, on n'avait presque rien à perdre. Dans l'ensemble aux Antilles, on a plus confiance dans l'avenir que dans le passé.

Je savais déjà que l'île était née des exodes et des traites, fertilisée par les ancêtres qui avaient emporté sa genèse dans leurs espérances préservées. L'ex-île est à l'origine, offrande de renaissance ex-nihilo, à condition d'emporter toujours sa désirade pour l'inventaire des décombres dans la tourmente des dérades imposées ou pour la jouissance des dérives espérées. À l'exemple de la nuit antillaise qui chaque soir, au crépuscule de nos cacophonies, bricole fidèlement pour les étoiles, les îles du ciel, des scintillements d'harmonie.

Et puis l'exil sait aussi rester en rade quand trois générations s'embarquent ensemble : sept enfants, de treize à un an, un père et une mère à la barre, et une grand-mère pour les ancrages. Avec dans les valises et les vingt malles le rangement soigné du bagage de drames et de joies, l'histoire grande et petite commentée par les adultes dans le silence prescrit à la table d'enfants, le créole en mémoire buissonnière et le français désormais à prévoir sans accent, les chants et les danses au fond des cœurs par défaut de disques et de radio, les bons et les mauvais souvenirs, le tout entremêlé en fagots d'échardes et de rayons pour éclairer l'avenir.

La berceuse en cannage de la grand-mère fut le seul meuble du voyage, équilibre créole précaire et délicat d'un fauteuil qui n'a besoin que d'un seul point du sol pour bercer la sérénité. Avec, pour recouvrir les lits et les divans, le foisonnement géométrique et la chaleur colorée des tissus de madras. Tout le patrimoine des beaux meubles massifs hérités resta en dépôt dans un garage voisin, et fut entièrement détruit par un cyclone quelques années plus tard.

Aller à Paris, c'était en réalité comme y revenir pour la première fois. À la rencontre des leçons d'école, des livres de plaisir, des monuments qui décoraient en cartes postales les cases de par chez nous. Les parents ayant décidé d'abandonner nos jouets mais d'emporter tous les livres, cela revenait à ramener nos lectures dans leur décor premier de là-bas, en conservant précieusement les rares romans qui nous parlaient d'ici comme *La rue cases-nègres*, *Bug Jargal* et *Gouverneurs de la rosée*, plus quelques feuilles de précieuse poésie. Les réalités à venir de Paris, les duretés et les noirceurs devinées, n'allaient pas empêcher de rêver aux mansardes des poètes et des amoureux, aux rues rebelles des Misérables, aux quatre cent coups des Gavroche, aux mioches orphelins sans étrennes, aux alcôves des mousquetaires, à la chambre de Goriot, aux salons

d'intrigue de Monte-Cristo. Retrouver aussi l'hiver avec la cheminée qui à Noël ne nous ferait plus défaut, avec la neige sans les dangers du froid, car notre mère, avant d'emballer sa machine Singer, avait utilisé ses talents de couturière à faire pour chacun un long manteau très chaud, très gris et encore trop large pour tenir compte des tailles grandies dans les six mois qui allaient nous séparer de notre premier hiver.

Pour la géographie, j'étais assez grand pour savoir qu'on ne saurait déménager le carême et l'hivernage chez les marchands des quatre saisons.

La Soufrière bien sur allait rester sur place, sans danger d'oubli de sa part ou de la mienne. Je ne souhaitais rien charrier de notre lopin de terre précieuse qu'elle avait érigée hors des gouffres. A défaut du feu vif, j'avais seulement prévu d'emporter ma petite boîte d'allumettes remplie de sa cendre fertile, ainsi que la pierre de soufre toujours odorante rapportée de ma première excursion à sa rencontre. J'espérais seulement qu'elle attendrait mon retour pour sa prochaine éruption.

Les insulaires n'emportent pas d'eau, comme les nomades ne s'encombrent pas de sable. On confiera l'île à la mère-Caraïbe pour résister aux cyclones et aux raz-de-marée de l'Atlantique.

Comme notre condition de famille nombreuse autorisait un grand tonnage, les parents emplirent des malles entières de ce qui allait être nécessaire non pas pour vivre, mais pour colorer la vie avec tout l'essentiel à goût de superflu, les odeurs et les saveurs de l'île préservées dans de grands bocaux : sucre de canne, beurre rouge et poudre à colombo, farine de manioc, graines à roussir et piments confits, et un fleuve de rhum endigué dans des bonbonnes qui semblait nécessaire aux parents pour la traversée de leur Léthé. Toutes bonnes choses que le père passa des semaines à emballer très méticuleusement au retour du bureau jusque tard dans la nuit.

Aucun arbre n'ayant fleuri dans notre premier étage à hauteur du volcan, la question ne se posait pas d'en transplanter dans le petit appartement au troisième étage qui nous attendait à Paris avec la promesse des parfums exotiques de poires et de pommes-France. Mangues, oranges, cocos, corossols, pommes-cannelles, pommes-lianes, prunes de Cythère, letchis : il allait falloir bien imprimer dans les yeux l'image de leur dégustation sur les chemins d'école ou de vacances, leur jus sucré dégoulinant sur les lèvres et les chemises, ces fruits de liberté et de jouissance de nos arbres trop fiers pour être domestiqués, enfants de nos *pied-bois* plus aptes à délivrer nos soifs que les chênes, les baobabs et les banians, implantés dans les trois continents de nos déracinements.

La veille du grand départ pour rejoindre le paquebot au port de Pointe-à-Pître, je demandai à ma mère qui faisait ses dernières courses d'adieu à Basse-Terre, de m'acheter un petit répertoire alphabétique à la librairie Châtelard. Le soir, j'écrivis sur la couverture *Cahier des oublis*, avec l'intention qu'il me serve à noter tout ce qui commencerait à s'estomper d'essentiel de ma Guadeloupe en mon corps trop petit, avec la concurrence de ce prochain continent si ancien et si spacieux. Et je notai sur la première page ce dernier vers d'une belle poésie apprise en sixième que j'avais retenu par cœur, sans trop savoir encore s'il devait plus s'appliquer à l'avenir de mon île d'enfance ou de mon enfance d'île : *si nul ne pense à moi, je cesse d'exister.*

\*\*\*\*\*

*Daniel Maximin*